

# Éduquer et écrire

## ---le dossier pédagogique de *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert

Mitsumasa WADA

Le chapitre X de *Bouvard et Pécuchet* est consacré à l'éducation. C'est là que le récit est interrompu, juste avant la «Conférence» publique qu'ils organisent, avec une brève indication en italique : «Ici s'arrête le manuscrit de Gustave Flaubert!». Tout ce qui devrait suivre, on ne peut le savoir qu'à travers le plan qui nous est laissé. Selon ce dernier et la *Correspondance*, l'éducation est la dernière étape du parcours encyclopédique des deux bonshommes avant de passer à la «Copie», cette partie consacrée presque exclusivement aux citations des livres et des journaux qu'ils ont précédemment lus ou ramassés exprès, qui devrait constituer ce qu'on appelle le «second volume» où éclate la joie «finale et éternelle<sup>2</sup>», et où les deux bonshommes «ont trouvé le bonheur<sup>3</sup>» dans l'acte physique d'écrire.

Pourquoi l'éducation est-elle la dernière expérience du «premier» volume ? Dans quelle mesure la pédagogie permet-elle le passage du premier volume au second ? En d'autres mots, comment éduquer et écrire s'entrelacent-ils dans ce moment crucial du roman inachevé de Flaubert ? Je voudrais essayer d'y répondre à travers l'examen du dossier pédagogique. Bien entendu, on peut et surtout on doit aborder cette question

---

<sup>1</sup> Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, chronologie, présentation, notes, dossier, bibliographie par Stéphanie Drod-Crouslé, édition mise à jour en 2008, GF Flammarion [*BPO8*], p.394.

<sup>2</sup> Folio 5, Ms gg 10, Bibliothèque municipale de Rouen. cf. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, édition critique par Alberto Cento, Istituto universitario orientale, Naples, et Nizet, Paris, 1964 [*CentoBP*], p.14.

<sup>3</sup> Folio 19.

de plusieurs façons. Ce que je vous présente ici ne sont que quelques pistes.

Je ne voudrais pas entamer ici une étude de source pour montrer que telle ou telle partie du texte provient de telle ou telle partie des notes de lecture. Ce genre de travail, c'est Alberto Cento qui l'a fait le premier. Ici, sans vouloir compléter sa liste qui est loin d'être exempt de lacunes, je voudrais plutôt me pencher sur la question de la narrativisation : comment le savoir pédagogique a été introduit dans le récit à travers les notes de lecture ? et quelles transformations sémantiques et syntaxiques il a subi dans ce processus de la narrativisation ? J'en relèverai seulement deux aspects : la part de la lecture des livres positivistes dans la construction générale du livre et la condensation ou transfert des références du savoir pédagogique.

À la Bibliothèque municipale de Rouen, le dossier pédagogique est classé sous la cote g 226<sup>(2)</sup>, du folio 167 au 208. Il y a donc 42 folios mais le premier folio, c'est le titre, et le deuxième constitue la liste des ouvrages consultés par Flaubert, recensés par lui-même. On peut y lire : «43 ouvrages». Il est vrai que ce folio 168 comporte 43 titres. Mais ce calcul n'est pas tout à fait exact. D'une part les livres et les articles y sont mélangés. D'autre part, quelquefois, plusieurs ouvrages sont notés dans un même folio. Ne se trouvent pas dans cette liste *La femme de Michelet*, *Projet pour l'éducation de Monsieur de Sainte-Marie* de Rousseau, *Principes d'éducation positive* d'Eugène Bourdet, *Hygiène morale, ou Application de la physiologie à la morale et à l'éducation* de Broussais. Il faut donc recalculer tenant compte aussi bien de la distinction des livres et des articles, que des titres qui ne figurent pas dans la liste. Le résultat : 37 livres ou 47 volumes, 6 articles de dictionnaire et 7 articles de journaux. Flaubert comptait indifféremment un livre en quatre volumes et un article de quelques pages, mais le chiffre qu'on obtient finalement est supérieur à celui qu'il note, du moins en termes de volumes.

La première remarque qu'on peut faire en examinant cette liste, c'est le caractère hétéroclite du dossier constitué. D'abord, chronologiquement.

Selon la date de parution des éditions utilisées, on peut très globalement classer les livres et les articles pédagogiques comme suit. D'abord, il

y a 8 livres publiés avant 1810 : Cicéron, Fénelon, Locke, Mandeville, 3 Rousseau, Poisson de la Chabeaussière. Ensuite, entre les années 1810 et 1830, 7 livres sont publiés: Mme de Genlis (1813), Mme Campan (1824), Mme de Rémusat (1824), Mme Guizot (1828), Louis-Aimé Martin (1834), Broussais (1837), *Journal de la société phrénologique de Paris* (1833), Chaussier fils (1838). Troisièmement, 4 livres entrent dans les années 1840 à 1850 : Gasc (1843), Dupanloup (1850), Huzar (1855), Balme-Frézol (1858). Enfin, de 1860 à 1879 entrent 14 livres et 6 articles : Michelet (1860), Paroz (1868), 2 Franck (1864 et 1868), Vogt (1867), Laprade (1872), Houry (1872), Audiffret (1874), Robin (1877), Buisson (1877), Bourdet (1877), Bain (1879), Letourneau (1878), Flammarion (1879), Girard (1879), 2 Demombynes (1879), Guyot (1879).

Si l'on croit le plan chronologique établi par René Dumesnil, c'est entre fin 1859 et le printemps 1860 que nos deux bonshommes sont supposés se mettre à lire les ouvrages pédagogiques, or nous avons au moins 13 livres, soit 35 pour cent, qui dépassent cette date. Qu'est-ce que cela veut dire ? Flaubert a-t-il mélangé deux temps, le temps du récit et celui de la rédaction ? S'agit-il d'un anachronisme simple ou voulu ? Si c'est un anachronisme volontaire, cela voudrait-il dire qu'il a voulu en avoir en réserve quelques-uns auxquels lui seul avait accès, et que ses personnages ne pouvaient pas lire ?

En tout cas, cet anachronisme, s'il y en a un, a un autre nom : masculinisation. En fait, si l'on compare les deux périodes, les années 1810 à 1830 et les années 1860 à 1870, un des grands changements qui frappent même ceux qui ne jettent qu'un coup d'œil à cette liste, c'est le fait que, dans le premier groupe, mis à part les ouvrages concernant la phrénologie, presque tous les livres pédagogiques sont écrits de la main d'une femme, tandis que dans le second, il n'y en a aucune. Tous les auteurs sont du sexe fort.

Cette masculinisation ne peut s'empêcher de transformer en profondeur la nature de la pédagogie.

Pour ne prendre qu'un seul exemple, comparons les idées que deux auteurs, Madame de Genlis et Charles Robin, se font de l'éducation morale.

*Adèle et Théodore* de Mme de Genlis a été publié en 1782, mais l'édition utilisée par Flaubert est celle de 1813. Dans les notes de lecture consacré à

cet ouvrage<sup>4</sup>, il y a un passage marqué «morale, économie», où on peut lire : «la mère d'Adèle lui donne par mois deux louis pour ses menus plaisirs. Elle [Adèle] les dépense et n'a plus de quoi faire l'aumône -une pauvre femme intéressante se présente. –remords.» Un autre épisode relevé par Flaubert montre combien cette institutrice du jeune Louis Philippe cède facilement à l'accès d'«attendrissement» et de «pitié». D'abord, Flaubert résume : «le soir dans une auberge, on mange une omelette insuffisante comme volume alors la Baronne (la héroïne) pense aux malheureuses mères qui tous les jours se trouvent dans le même état. Elle se met à pleurer». Ensuite il cite Mme de Genlis : «Adèle tourna la tête de mon côté, me regarda tressaillie et vole à moi. Théodore la suit, je les serre l'un et l'autre dans mes bras. Jamais je n'ai senti comme dans cet instant à quel point ils me sont chers ! Je veux répondre à leurs questions, je ne le puis, mes larmes redoublent ; ils pleurent aussi tous les deux !» Et après cette citation, un petit commentaire de Flaubert : «Tout cela pour une omelette de l'œuf que les enfants dévorent et dont elle se prive par délicatesse». Cet épisode est noté avec un sous-titre «sensibilité».

Cet excès de sentiment, étroitement lié aux vertus telles que «charité» ou «pitié» vantées par le christianisme, fait un bon contraste avec le livre de Charles Robin, *L'Instruction et l'éducation*, publié en 1877, qui dépasse donc largement le temps du récit, et n'appartient qu'à celui de la rédaction. Ce champion du positivisme ne demande qu'à séparer la morale et la religion. Les notes de lecture sont pleines de citations qui témoignent d'une forte répugnance pour les «dogmes surnaturels» avec lesquels le christianisme est plus ou moins identifié.

La morale, dans le positivisme, a des règles intrinsèques, provenant de la constitution de l'homme et des sociétés ; dans la religion, extrinsèques, c'est-à-dire de la volonté d'un pouvoir occulte et supérieur<sup>5</sup>.

Ou bien,

---

<sup>4</sup> Folio 182 verso.

<sup>5</sup> Folio 169.

Comment inspirer l'idée du devoir à celui qui est convaincu de la possibilité d'une intervention surnaturelle laquelle est omnipotente<sup>6</sup> ?

Si la morale ou l'idée du devoir ne doit pas venir de l'extérieur comme une «intervention surnaturelle» mais de l'intérieur, où faut-il chercher ces «règles intrinsèques»? C'est dans la physiologie, affirme-t-il : «La morale a ses fondements creusés dans la physiologie.» Ce qui appartenait à l'ordre du sentiment et de la sympathie devient une question du savoir, en l'occurrence de la physiologie. Mme de Genlis insiste sur le rôle primordial de la religion. Elle écrit : «La conscience n'est qu'un guide peu sûr sans la religion<sup>7</sup>». Et Charles Robin de dire dans la préface aux *Principes d'éducation positive* d'Eugène Bourdet: «Lorsque la morale est fondée sur une croyance religieuse, elle ne joue plus qu'un rôle subalterne<sup>8</sup>».

Or, nous pouvons reconnaître les mêmes conflits, les mêmes oppositions dans l'avant-texte, entre les scénarios et les brouillons. Surtout dans la manière de motiver le passage de la Religion à l'Éducation. C'est dans le folio 16, gg10, appartenant au quatrième scénario qu'on appelle «Rouen IV», que le passage de la Religion à l'Éducation est développé pour la première fois avec assez de détails. A la fin de l'expérience de la Religion, les deux bonshommes désespèrent : «Mais ça ne les amène à rien. La Grâce ne vient pas. Ils s'embêtent de la Religion comme du reste.» Et on passe au chapitre suivant. «Cependant leur cœur s'est élargi. Ils ne sont plus catholiques mais ils restent chrétiens. Profession de foi du Vicaire Savoyard.» Ensuite viennent philanthropie, socialisme, catéchisation du peuple. Finalement, «et par sensibilité, besoin d'expansion, ils adoptent un enfant – deux enfants – un petit garçon et une petite fille qu'ils marieront plus tard et avec qui ils ont communiqué<sup>9</sup>.» L'idée de marier les deux orphelins, l'accent mis sur leur «cœur» élargi qui assure la continuité entre la Religion et l'Éducation, tout cela nous fait penser à la fin d'*Adèle*

---

<sup>6</sup> *ibid.*

<sup>7</sup> Madame de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, Lecointe et Durey, 1827, 4 vol., Lettre XXXI, tome 1, p.12.

<sup>8</sup> Folio 188 verso.

<sup>9</sup> Folio 16, gg10. cf. *CentoBP*, pp.67-68.

et *Théodore* où les deux mariages de la fille et du garçon sont célébrés le même jour.

En revanche, le folio 1095, g225<sup>(9)10</sup>, le premier brouillon consacré à l'*incipit* du chapitre de l'Éducation, le modalise comme ceci :

Ce n'était pas en vain qu'ils avaient étudié l'agriculture, l'anatomie, la géologie, l'archéologie, l'histoire, la politique, le socialisme, l'amour, la gymnastique et magnétisme, la philosophie et la religion. De tout cela, il leur était resté plus d'intelligence –plus d'ouverture d'esprit. mettre tout cela à profit pour l'éducation de deux orphelins. –Leur mission est sacrée.

La différence est grande entre le «cœur élargi» du scénario et «ouverture d'esprit» et «plus d'intelligence» du brouillon. Cœur ou Intelligence ? Nous retrouvons le même genre d'opposition que nous avons vu en prenant comme exemple Mme de Genlis et Charles Robin.

Ce changement concerne non seulement la motivation de l'éducation par rapport à la Religion, mais aussi par rapport à toutes les expériences antérieures. C'était à cause du «cœur élargi» que la philanthropie, la catéchisation du peuple, bref, l'éducation de l'adulte avait été sollicitée avant l'éducation des enfants. Mais si c'est l'intelligence ou l'esprit, toutes les études jusqu'alors traversées sont concernées. En effet, selon le folio 17, gg10, réécriture immédiate du folio 16, il s'agit du «summum de toutes leurs études<sup>11</sup>». Ainsi, l'éducation arrive comme résumé de toutes les expériences encyclopédiques antérieures, répétant le cercle comme a dit Claudine Gothot-Mersch, ou accomplissant la spirale comme a écrit Yvan Leclerc. Elle aura désormais d'avantage le statut de dernière étape avant la chute finale occasionnée par la descente des gendarmes suite à la Conférence, et dont la conclusion est la Copie.

La seconde remarque que je voudrais faire, c'est sur le processus de condensation du savoir pédagogique.

---

<sup>10</sup> Selon l'ancienne foliotation, c'est le folio 285, g225<sup>(3)</sup>.

<sup>11</sup> cf. *CentoBP*, p.72.

Les deux bonshommes commencent comme son créateur par se plonger dans la lecture, la machine mimétique entre les personnages et l'auteur étant déclenchée. Mais ici comme ailleurs, le contraste est frappant entre la concision du texte final et la pléthore verbale, la loquacité un peu pèle-mêle des notes de lecture et des brouillons.

Le texte final résume en trois phrases la mise en route :

Ils se procurèrent plusieurs ouvrages touchant l'éducation –et leur système fut résolu. Il fallait bannir toute idée métaphysique, et d'après la méthode expérimentale suivre le développement de la nature. Rien ne pressait, les deux élèves devant oublier ce qu'ils avaient appris<sup>12</sup>.

Chaque phrase a une longue histoire dans l'avant-texte. Voyons par exemple la dernière phrase. «Rien ne pressait, les deux élèves devant oublier ce qu'ils avaient appris.» Qu'est-que Victor et Victorine doivent oublier ? Si on suit l'historique de cette phrase dans les brouillons, on constate que jusqu'à un certain moment de la rédaction, à peu près jusqu'à la première moitié des versions, qui constitue la phrase de l'amplification, les explications deviennent de plus en plus détaillées. Ainsi, dans la quatrième, on apprend enfin la nature de cet apprentissage :

[...] pas de métaphysique, pas de religion. [...] leur donner le temps que les mauvaises impressions produites par la leçon de Mme de Noaris s'effacent. Il faut qu'ils oublient tout, (le peu qu'ils savent de religion, compris<sup>13</sup>).

Et l'attaque positiviste contre la Religion atteint son apogée dans la version 6, le folio 1132 verso, g225<sup>(9)14</sup> :

Rien ne pressait, les deux petits devaient oublier d'abord ce qu'ils

---

<sup>12</sup> *BP08*, p. 355.

<sup>13</sup> Folio 1098, g225<sup>(9)</sup>. Dans l'ancienne foliotation, c'est le folio 288, g225<sup>(3)</sup>.

<sup>14</sup> Selon l'ancienne foliotation, c'est le folio 322 verso, g 225<sup>(3)</sup>.

avaient appris de Mme de Noaris. et comme la Religion est antiscientifique, puisqu'elle admet le surnaturel, --et la plus immorale, puisqu'elle obéit à des injonctions en dehors de la Conscience, ils [les enfants] n'iraient pas au catéchisme.

Sans être nommé, il est clair que c'est Charles Robin qui est invoqué ici.

Une fois arrivée au point culminant en s'amplifiant, l'écriture flaubertienne connaîtra ensuite la phase de la suppression à la recherche d'une forme toujours plus concise par condensation et simplification déguisée. Dans notre cas aussi, l'exclusion de la religion n'est plus annoncée à *l'incipit*.

Mais leur «système» n'avait pas changé, on l'apprend un peu plus tard, lorsque Bouvard et Pécuchet recourent à la religion malgré eux, après l'échec de tous les moyens de punitions essayés:

«Nous n'avons plus qu'à essayer de la religion» dit Bouvard.  
Pécuchet se récria. Ils l'avaient bannie de leur programme<sup>15</sup>.

L'exclusion de la religion n'est plus évoquée directement, mais différée, et transférée à un autre moment plus directement concerné. Ainsi, la suppression n'est qu'une autre manière de différer et de temporaliser le savoir pédagogique.

Il est intéressant de constater le même genre de transfert pour d'autres idées pédagogiques, d'autres noms d'auteur. Par exemple, la cinquième version, le folio 1139 verso, g225<sup>(9)16</sup>, énumère des auteurs pédagogiques comme pour reprendre les notes de lecture que le romancier a prises :

Ils lisent Aimé Martin, Fénelon, Balme-Frézol, Mme de Genlis, Campan, Guizot, Mme de Rémusat et Dupanloup, Emile de Rousseau et Locke. Dans tous, il y du bon. Ils se servent d'un sage éclectisme.

---

<sup>15</sup> BP08, p.378.

<sup>16</sup> Selon l'ancienne foliotation, c'est le folio 329 verso, g225<sup>(3)</sup>.



Cette énumération des auteurs consultés sera réduite à une forme plus simple. Le travail de condensation est entamé dès la version suivante, la sixième, et dans les septième et huitième versions, on lira : «Bouvard et Pécuchet se mirent à étudier les livres qu'ils purent avoir sur cette matière, depuis l'ouvrage de Locke jusqu'à celui de Dupanloup». Comme si le syntagme «depuis l'ouvrage de Locke jusqu'à celui de Dupanloup» pouvait résumer et comprimer tous les noms d'auteurs parcourus. Enfin, provisoirement. Car, dans la phase suivante, même ces deux noms-là disparaîtront. Dans l'*incipit* du chapitre tel que nous le lisons dans les éditions courantes, il n'y a aucun nom propre. On lit seulement : «plusieurs ouvrages touchant l'éducation». Mais cela ne veut pas dire que les noms d'auteurs sont complètement disparus dans le texte final. Car ils sont sollicités, disons, pas collectivement mais individuellement, pour chaque besoin particulier, pour résoudre les difficultés rencontrées au cours de l'éducation de Victor et Victorine. Ainsi, *l'Émile* pour les jouets, le Cygne de Cambrai à savoir Fénelon à propos des langues, Broussai à propos de l'«instinct conservateur» pour ne pas retenir le gaz, «le regard sévère» de Dupanloup à propos des moyens de punition, Mme Campan pour la littérature pour les enfants, Aimé Martin pour inspirer «un sentiment poétique» afin d'éloigner Victor des mauvaises habitudes, etc.

Condenser le savoir pédagogique, c'est donc le différer. C'est-à-dire le disséminer et le temporaliser dans le récit. Ce qui était la condensation au niveau paradigmatique devient la dissémination et la temporalisation au niveau diachronique.

C'est peut-être un phénomène commun qui ne se limite pas aux brouillons du chapitre X. Mais disséminer et temporaliser le savoir pour le condenser nous semble un acte pédagogique par excellence. Le mimétisme s'instaure non seulement entre l'auteur et ses personnages, mais aussi entre l'écriture et son sujet, entre le contenant et le contenu. D'où la possibilité qu'écrire et éduquer s'identifient. On comprend, on est déjà très proche de la Copie, où l'écriture se reproduit indéfiniment. C'est peut-être pour cela que l'éducation est mise juste avant la Copie.